

On y est !
festival du cinéma documentaire de Nyon

Quatre coups de cœur de Nyon

LE FIL TÉLÉVISION - Le week-end n'arrête pas le festival Visions du réel et ses projections de documentaires de création. Témoin ces quatre films que nous avons pu voir et... apprécier.

Quand elle n'incite pas à jouer au lézard aux terrasses des cafés, la chaleur estivale de Nyon pousse à plonger dans l'obscur fraîcheur des salles de projection. [Le catalogue du festival](#) copieusement corné dans une main et l'accréditation autour du cou comme une cloche autour de celui d'une vache helvète, on arpente la ville en tous sens, et l'on plonge d'une salle à l'autre, d'un film à l'autre, d'un univers à l'autre. De nos premières baignades dans les eaux mêlées de Visions du réel, disons qu'elles donnent un rapide aperçu de la très grande diversité des formes et des sujets d'un genre documentaire permettant toutes les audaces, ouvert à toutes les sensibilités.

A commencer par celle de Pierre-Yves Vandeweerd, dont *Territoire perdu* était présenté ce samedi. Pour témoigner de la situation problématique du peuple sahraoui, le Belge a préféré les arguments poétiques du cinématographe aux ressorts démonstratifs du reportage. Tourné en Super-8, dans un noir et blanc dont le grain imprime à chaque image une vibration, *Territoire perdu* associe aux témoignages d'hommes et de femmes éprouvés par les bombardements passés, les violences endurées, la disparition de proches et leur isolement, des paysages, des visages et des corps drapés dans une bande sonore finement travaillée. Rares sont les occasions de mesurer combien la vocation première du cinéma du réel consiste à se fier à l'exercice subjectif du regard, pour arracher aux apparences quelques éclats de vérité.

► Arte diffusera *Territoire perdu* mercredi 20 avril, à 0h10.



territoire perdu

Si *Territoire perdu* trouble sans cesse le regard, certaines projections, à Visions du réel, gagnent à être suivies les yeux fermés. C'est le cas de **Marcel Ophuls et Jean-Luc Godard, la rencontre de Saint-Gervais**, dialogue entre les deux cinéastes tourné dans un théâtre de Genève en octobre 2009, par Frédéric Choffat et Vincent Lowy. Eclairé et cadré avec une grande maladresse, le document vaut seulement pour la saveur de l'échange entre ces deux vieux matous aux coups de patte encore vifs. Echange matois et teinté d'humour, qui permet à Godard d'évoquer sa découverte du *Chagrin et la pitié*, son enfance durant l'Occupation et ses parties de foot place Perdtemps, où je réside à Nyon ; mais aussi un projet commun, qui n'a pas vu le jour. Dans la mémoire d'Ophuls, il concernait les relations israélo-palestiniennes ; pour Godard, il s'agissait plutôt d'interroger la notion d'« être juif ». Par-delà le hiatus mémoriel entre les deux vieux camarades, la méfiance du premier à l'égard du second émerge rapidement. Méfiance d'une forte personnalité vis-à-vis d'une autre, avec laquelle Ophuls aurait sans doute eu quelque mal à travailler. Avec humour, celui-ci pointe la mémoire sélective de Godard et sa propension naturelle à tirer la couverture à lui. En guise de réponse, Jean-Luc scrute longuement le plafond, puis propose à Marcel une méthode de travail à même de le satisfaire. Et l'on sort amusé de cet échange d'une petite heure. Amusé et curieux de découvrir, un jour prochain, le fruit hypothétique d'une coopération entre leurs deux regards, leurs deux rapports au monde, leurs deux façons de demeurer fidèles au cinéma.



La force d'un propos suffit donc quelquefois à l'intérêt d'un film. Quant à la simplicité excessive d'une pensée, peut-elle être considérée comme secondaire, lorsque sa mise en forme cinématographique procède d'un degré d'élaboration supérieur, et que sa beauté comble le regard du spectateur ? C'est la question que je me suis posé face à **Sonnensystem**, que l'Allemand Thomas Heise a tourné sur deux saisons (hiver et été) dans une communauté indigène du Nord de l'Argentine. Le projet politique du film consiste à mettre en évidence le rapport harmonieux qu'elle entretient avec son milieu naturel – rapport étranger au mode de vie qui est celui de la plupart des spectateurs du film.

Pendant une heure et demie, Thomas Heise nous montre des cultivateurs, des éleveurs, des petits artisans à l'œuvre, donne à voir le travail de la terre, de la viande, du cuir, inscrit ces hommes, ces femmes et ces enfants dans un environnement que son talent exprime magistralement. Pendant une heure et demie, sa caméra traduit avec une admirable force l'altière beauté des éléments, du ciel, des animaux, des arbres bruissants de cris et de la cordillère des Andes. A l'émouvante splendeur de ses images s'ajoute l'excellence proprement musicale d'un montage qui procède par rimes, transitions et

oppositions. On est émerveillé, une heure et demie durant. Et puis, arrive la dernière scène du film. Un voyage ferroviaire nous éloigne de cette communauté, pour rejoindre une ville où abondent les déchets, la déshérence, les logements de fortune. Saisi depuis le train, un travelling latéral de sept minutes décrit la ville comme un gâchis. Le plan est excellent, mais alourdi par un « Lacrymosa » surexpressif de Yanov-Yanovsky. Alors, l'intention politique du documentariste se révèle d'un simplisme confondant, et la splendeur du film, que l'on n'oubliera pas, évoque ces beautés dont l'éclat se ternit sitôt qu'elles viennent à parler.

Au formalisme de Thomas Heise, on pourra préférer la chaleur de Jeff Daniel Silva, dont Emmanuelle Skyvington a aimé *Ivan & Ivana* :

Marqué par la guerre en ex-Yougoslavie, Ivan vivait en 2000 à Pristina, au Kosovo. Sur sa guitare, il jouait du « blues », une musique qui collait à son vague à l'âme dans un pays devenu cinglé. « *Les Balkans sont malades ; ici, je n'ai pas de futur* », expliquait le jeune homme devant la caméra de son copain, Jeff Daniel Silva. En 2006, celui-ci retrouvait Ivan aux Etats-Unis, avec sa femme Ivana. Les jeunes mariés formaient alors un couple d'amoureux fous, prêts à goûter au rêve américain. Leur ami les filmera sur une période de neuf ans. Aux Etats-Unis, les deux émigrants meublent, cartes de crédit en poche, une jolie petite maison aux murs roses. Ivana se lance à corps perdu dans l'immobilier. Quant à Ivan, radieux, il s'occupe du chien, roule sous le soleil dans de belles voitures et glande beaucoup. Très vite, des fissures apparaissent. Ivan critique l'Amérique, regrette l'Europe, touche à la dope. Hyperactive, Ivana tente de régler les dettes et travaille sans relâche. Par petites touches, les problèmes apparaissent, d'une façon quasi anecdotique, à la plage ou lors d'une discussion à la maison. Beau et inquiétant, *Ivan & Ivana* est le récit linéaire d'un exil voulu et compliqué. Il retrace également le cheminement des deux membres d'un couple. L'un plonge dans l'ombre ; l'autre, dans la lumière.

[Ivan & Ivana \(short trailer\)](#) from [Jeff Daniel Silva](#) on [Vimeo](#).

François Ekchajzer et Emmanuelle Skyvington